

**Du Bellay, *Les regrets*, 1558, Commentaire du sonnet XXXII,
“ Je me ferai savant en la philosophie...”**

Introduction : Au XVI^{ème} siècle, un nouveau mouvement culturel et littéraire voit le jour en Italie et se développe en Europe : l'Humanisme. La poésie a su trouver sa place dans ce mouvement, notamment au sein d'un groupe de poètes formé par Ronsard : la Pléiade, dont fait partie le poète Joachim Du Bellay (1522-1560). Il s'est intéressé très tôt à l'art et à la littérature. Grâce à un de ses oncles, il commence des études de Droit à Poitiers. Il y rencontre alors Ronsard, qui l'incite à entrer au collège de Coqueret, à Paris, pour suivre des études humanistes. Il se lie d'amitié avec ceux avec lesquels il fondera la Pléiade, ardents défenseurs de l'usage de la langue française, comme on peut le constater dans *Défense et Illustration de la langue française*, véritable manifeste publié en 1549. Puis vient un premier recueil poétique, *L'Olive*. Alors que ses troubles de santé s'aggravent – il est atteint d'une surdité précoce – son oncle cardinal se voit chargé d'une mission auprès du pape à Rome, et lui propose de l'accompagner en tant que secrétaire. Du Bellay part en 1553, plein d'enthousiasme, pour découvrir l'Italie, berceau de la Renaissance et patrie des humanistes... son voyage (d'une durée de 4ans) ne combla pas ses espérances. Son recueil, *Les Regrets*, comporte 191 sonnets composés pendant les quatre années que Du Bellay passe à Rome. Avec leur découverte de l'Italie, les poètes de la Renaissance découvrent aussi le sonnet, mis à la mode par le poète italien Pétrarque, ici en alexandrins. Nous étudierons le sonnet XXXII de ce recueil.

Problématique : Comment ce sonnet illustre-t-il la critique de l'idéal humaniste de l'éducation ?

I- Les Ambitions d'un Humaniste

A) Un poème centré sur le poète...

Les humanistes sont convaincus que l'éducation est essentielle pour permettre le progrès humain, ce que traduit la récurrence du verbe « apprendre » (vers 4 et 7), et l'anaphore de « Je me ferai » : l'apprentissage représente un effort sur soi-même, qui doit permettre de s'« enrichir » (v. 10) jusqu'à une véritable métamorphose de soi.

- Dès le premier quatrain et le premier vers on remarque que le poème est centré sur le poète par l'anaphore « Je me ferai » v.1 et v.3 ; dans cet anaphore on retrouve un pronom sujet à la première personne du singulier et un déterminant possessif « me ». Il se fait donc sujet et COD -> centre de la réflexion

- Dans le second quatrain, l'utilisation de la première personne est très marquée par de nombreux pronoms et déterminant possessif, 6 en tout (« j' » et « ma » v.5 ; « je » v.6 et 8 ; « me » et « moi » v.7)

- Il est important de remarquer qu'il commence son poème en parlant de lui et fini son poème en parlant de lui aussi « je » v.1 et « moi » v.14

- À la fin de son poème il montre encore que le poème est centré sur lui en se comparant au marinier « comme moi » v.14.

B) ...qui souhaite s'instruire selon l'idéal humanisme...

Au XVI^{ème} siècle l'éducation prend une grande place chez les humanistes.

- On remarque chez Du Bellay ce souhait qu'il a s'instruire par la présence de différentes disciplines : « philosophie » v.1 ; « mathématiques » et « médecine » v.2 ; « légiste » v.3, « théologie » v.4. // Prologue de Rabelais

Sont d'abord mentionnés les savoirs de l'esprit, avec quatre disciplines citées. La « philosophie » est placée en première position, comme la plus haute et la plus noble, selon le

modèle donné par les auteurs antiques, tels Platon ou Aristote. Puis vient « la mathématique », car, à cette époque, les disciplines littéraires et scientifiques ne s'opposent pas.

i-grande-15938-ars-medicina.-medecine-et-savoir-au-xvie-siecle.net_-129x150Lui succède « la médecine », importante au XVI^e siècle : en mettant l'homme au centre des préoccupations, l'humanisme cherche aussi à mieux le protéger en connaissant mieux son fonctionnement physiologique. On redécouvre alors les médecins illustres de l'antiquité (Hippocrate, Gallien), la chirurgie progresse avec Ambroise Paré, et l'on commence à pratiquer, malgré leur interdiction par l'Église, des dissections. Enfin est mentionné le droit (« je me ferai légiste »), pour pouvoir développer une réflexion sur les lois et l'organisation politique. Ces choix sont marqués par la volonté de suivre les grands auteurs et savants de l'antiquité. L'accumulation et le choix de l'adverbe d'ajout, « aussi », traduisent cet appétit de savoir, caractéristique de la Renaissance.

Puis est citée le savoir qui touche à l'âme, « la théologie », science qui étudie la religion et la parole divine, avec la précision « d'un plus haut souci » (v. 3) car, après ce qui relève du monde terrestre, ici il s'agit du monde céleste. Du Bellay ne déroge pas à la foi très présente au XVI^e siècle, en exprimant, au moment même où il se rend à Rome, la cité du pape, sa volonté de se rapprocher de Dieu. Cette discipline est d'ailleurs placée à la fin du premier quatrain, comme pour souligner le fait qu'elle couronne les autres savoirs. Mais associée aux « secrets » (v. 4), puisque, jusqu'alors, la théologie était réservée aux clercs, aux religieux de façon générale, Du Bellay nous rappelle que l'humanisme revendique le droit pour tous d'accéder à ce savoir.

Enfin le second quatrain, lui, traite des apprentissages qui concernent le corps, selon le précepte essentiel, emprunté à l'antiquité : « mens sana in corpore sano ». Il s'agit de développer toutes ses facultés physiques, placées en tête des vers, au début et à la fin de la phrase, encadrant le verbe « ébatterai ».

D'abord est mise en valeur la pratique des arts, qui connaissent un important renouveau sous la Renaissance, évoqués par les métonymies : le « luth » représente la musique, le « pinceau » la peinture. Il leur est assigné un rôle de divertissement (« j'ébatterai ma vie »), nécessaire à une vie harmonieuse. L'« escrime » et « bal » sont, quant à elles, des pratiques considérées comme sportives, propres à donner un corps souple et élégant. En même temps, ces qualités doivent permettre d'enrichir les relations sociales, car l'humaniste ne s'isole pas du reste du monde, bien au contraire !

Cependant, les livres ne sont pas le seul moyen d'apprendre, le voyage aussi est source de savoirs nouveaux. N'oublions pas que les humanistes du XVI^e siècle ont été de grands voyageurs. L'Italie est, pour eux, la patrie rêvée, car elle a été la source même du renouveau. Ainsi on sent tout l'enthousiasme de Du Bellay avant son départ dans le choix du futur, qui marque une certitude, confirmée par ce choix lexical redondant « je me vantais en moi ». De plus, même s'il y a une alternance pour l'œil entre les rimes embrassées des deux quatrains masculines et féminines, sur le plan sonore le [e] reste muet, seul le son [i] ressort, un son aigu, qui sonne comme un cri de joie.-Par la métonymie il associe la musique au « luth » et l'art de dessiner au « pinceau », ainsi que les qualités sociales par « l'escrime et du bal ». Il met en valeur ces disciplines en les mettant au début de phrase.

-Ce n'est pas que des ambitions qu'il a mais plutôt la certitude de s'instruire. Cela se voit par l'utilisation du futur (« ferai »v.1 et 3 ; « apprendrai »v.4 ; « ébatterai » v.5

-L'ambition se remarque plus avec l'utilisation de l'imparfait qui traduit de l'enthousiasme chez le poète (« vantais » v.7)

-Mais elle est surtout marquée par les rimes employées par le poète. Dans les 2 quatrains les rimes ont pour son « i » -> cela donne un air joyeux au poème.

C) ...à travers un voyage rêvé.

Ce mouvement humanisme prend son départ en Italie pour plus tard ce propager dans toutes l'Europe. C'est pour cette raison que de nombreux humanistes voyagent en Italie.

-On retrouve dans ce poème de nombreuses fois cette notion de voyage tout d'abord par le champ lexical du voyage : « séjour »v.8 ; « si loin »v.9 ; « voyageant »v.11 ; « voyage »v.14 ; « Italie »v.9 ; « venu »v.9

-« je suis venu si loin » le si montre qu'il a voyagé pendant beaucoup de temps, pour pas grand-chose. (À l'époque l'avion et la voiture n'existaient pas il leur fallait des jours pour parcourir tout ce chemin)

Les rêves dépassent souvent la réalité cela a toujours été le cas. Et lorsque l'on s'aperçoit que notre rêve ne se réalise pas on est déçu, comme Joachim Du Bellay a été déçu de son voyage en Italie

II- La désillusion d'un poète

A) Une grande déception...

-nous observons une grande déception à partir du très net contraste entre la tonalité joyeuse des deux quatrains, et celle, plus grave, des deux tercets, dans lesquels prédominent des voyelles nasales, à la rime (« loin/soin ») ou dans le cours des vers : « humains », « m'enrichir », « ennui », « voyageant », « harengs » « lingots ». Mais déjà dans les tercets, nous pouvions trouver un indice avec le passage du futur à l'imparfait (« discourais », « vantais ») qui suggère la fin de cet enthousiasme. De plus ce passage correspond à une coupe forte à la césure du vers 6. Ainsi le poète exprime sa désillusion avec force, en s'adressant d'abord (« je me vantais ») un reproche à lui-même : il avoue une forme de naïveté. Mais il le généralise ensuite par l'exclamation nominale du v. 9 : tous les hommes font des rêves, qui ne sont en fait que des illusions dues à leur vanité.

Dans ce poème lyrique, Du Bellay laisse donc libre cours, amèrement, à son émotion, mais aussi, implicitement, adresse une critique à l'Italie, qui n'a pas correspondu à ses rêves d'humaniste.

Avant=système futur Après= système passé « discourais » et « vantais » =l'impératif et « changeai » =passé simple=action finie

-L'utilisation du verbe vanter à l'imparfait révèle qu'il est déçu par le voyage mais aussi par lui pour avoir cru s'enrichir de ce voyage.

-Sa déception est marquée par l'exclamation du vers 9, « Ô beaux discours humains ! » qui marquent son émotion.

-« Quand »v.8+verbe au passé ->il espérait

-L'Antithèse vers 11 entre « perdre » et « meilleur » montre une conscience de l'échec de son voyage, qui avait pour but de s'enrichir. Cette conscience est amplifiée par l'oxymore de « enrichir », à connotation positive, avec « d'ennui, de vieillesse et de soin », à connotation négative. (On peut voir aussi l'association de « perdre » et « voyageant » car le fruit d'un voyage est toujours bénéfique)

Le sentiment d'échec ressort donc nettement des deux tercets, qui soulignent le contraste entre le voyage (« je suis venu si loin », « en voyageant ») et son résultat par une série d'antithèses. La première oppose le lexique mélioratif (« m'enrichir ») et les trois termes qui le complètent, tous péjoratifs : « ennui », « vieillesse » et « soin », qui signifie souci. La deuxième oppose les deux verbes, « m'enrichir » et « perdre », ce second verbe étant complété par une dernière antithèse avec son complément hyperbolique, « le meilleur »

B) ...qui donne vie à une morale

-Le poète transforme le dernier tercet en un apologue.

- « Ainsi » v.12 introduit une métaphore, avec le « marinier » v.12 et le poète « comme moi » v.14
- « pour tout trésor »v.12 renvoie au trésor que recherche Du Bellay=Savoir
- on remarque une opposition entre « harengs » et « lingot d'or » grâce au mot « au lieu » -> une déception
- rappel de la déception d'un voyage « malheureux voyage » pour le marinier=la mer=la pêche et pour le poète=l'Italie
- le poète prend pour exemple le marinier pour dépasser le cas unique et faire un apologue, une morale.

Conclusion :

Le sonnet s'est donc transformé en une sorte d'apologue pour dénoncer le rêve humaniste, ici présenté comme une illusion. On voit à travers ce poème un rêve brisé, et un poète déchiré par cette déception. La Renaissance, et très particulièrement l'œuvre des poètes de la Pléiade, est fondée sur un véritable mythe du monde antique : Rome y apparaît à la fois dans toute la puissance d'un Empire, comme le cœur du monde chrétien, et comme la capitale des arts et des lettres. Ainsi ce sonnet de Du Bellay est original puisqu'il représente une démythification de cette image.

Nous voyons donc, dans ce sonnet lyrique, un rêve se briser, celui de l'humaniste qui a cru pouvoir, par ce voyage, s'améliorer, et qui ressent, douloureusement, le poids de son échec. Faut-il en conclure à la vanité du modèle proposé ? Ou s'agit-il seulement d'une expérience personnelle, due à l'âge et à la maladie, impossible à généraliser ? (Cf. Les Regrets, « Heureux qui comme Ulysse... ») Ou bien encore assistons-nous ici à une évolution dans la pensée humaniste, passant de l'optimisme de la première moitié du siècle, à plus de doutes dans la seconde? .